

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 49 (1911)

Heft: 12

Artikel: Le "tabeuou"

Autor: Delavanne, Jean

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207665>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AU BAL

POUR employer l'expression consacrée, la « saison tire déjà sur sa fin ». On parle même d'un printemps précoce et le nombre des soirées et des bals, des représentations théâtrales et des concerts augmentent sensiblement. On met les bouchées doubles pour avoir son compte avant les violettes et les primevères. Les braves gens qui prennent plaisir « à recevoir » lancent fièreusement de multiples invitations, car ils s'imaginent que la terre cesserait de tourner si l'hiver s'achevait sans qu'on eût pu dire : « On a dansé chez les Tartepion. » Soit, on dansera.

En principe, on ne devrait parler que des fêtes et des bals qu'on a vus, puis se borner à de rapides croquis et... bonsoir. Pourtant lorsque la surabondance de sauteries exigerait un merveilleux don d'ubiquité, il faut bien, exceptionnellement, voir par les yeux de ses amis et entendre par leurs oreilles. Et c'est ainsi que j'ai appris la jolie aventure, vraiment comique, dont je veux tenter, avec tous les ménagements possibles, de fixer le récit.

La scène se passe dans une petite ville de chez nous, cherchez... Or, en cette petite ville vint habiter, il y a trois ou quatre ans, un couple étranger, de grande distinction, monsieur âgé de quarante ans environ, madame n'accusant guère plus de cinq lustres. Ces personnages avaient loué une villa. Ils se créèrent des relations de voisinage d'abord et de sympathie ensuite, ils inviteront, ils donneront à dîner et à danser, pas trop souvent, sans exagération de mauvais goût. Le buffet était copieux, la cuisine excellente, le vin exquis. A la fin du premier hiver, M. et Mme (mettons A.) comptaient déjà dans la « bonne société » de la petite ville. Charitables, prenant part à toutes les manifestations de bienfaisance, ne refusant pas leur appui aux tentatives artistiques, littéraires et dramatiques, ils étaient fort bien vus et, je me hâte d'ajouter que, malgré la comique aventure qui me reste à narrer, ces personnages le sont encore.

Madame A. est fort belle, type du nord. Grande, souple et le chef orné des plus beaux cheveux imaginables, abondante crinière blonde qui fait penser à celle dont Bouguereau orna la tête de sa Vénus *sortant de l'onde*. Cette chevelure abondante, Mme A. la coiffe en deux tresses énormes, qui forment torsades sous l'occiput et qu'elle maintient à l'aide d'un peigne d'or. C'est à la vieille mode, mais lui sied à ravir. Or, je ne stupéfierai personne en affirmant que si les belles dames de X. admirent la richesse capillaire de cette charmante exotique, elles ne l'envient pas moins et n'aiment guère à entendre leurs légitimes époux vanter l'abondance, le brillant, l'éclat de la torsade merveilleuse.

Une de ces dames (mettons Mme B.), se montrait spécialement envieuse et acerbe. Il est juste de noter aussi que M. B. manifestait trop souvent son admiration enthousiaste pour les tresses

blondes, ce qui, vous le comprendrez sans effort, agaçait un peu les nerfs de sa tendre moitié. Celle-ci, une petite brune un peu maigre, possède en juste propriété une chevelure noire et médiocrement fournie, — qu'elle voudrait blonde et opulente, naturellement. — Or, à entendre deux ou trois fois pendant la semaine célébrer le « casque d'or » de Mme A., la pauvre petite femme en prenait la jaunisse. Un tel état d'âme devait aboutir à une crise, un tel état de chose ne pouvait amener qu'une catastrophe. Ainsi voulut l'inexorable destin.

Le mois dernier, entre le sept et le quinze — préciser davantage « friseraït » l'indiscrétion — un bal réunissait chez un des plus riches et des plus notables habitants de la bonne cité, tout ce que celle-ci compte de « gens bien ». Les A., les B., les C., les D., en un mot l'alphabet complet de l'aristocratie locale, voire quelques invités lausannois, et c'est à l'un de ces derniers que je dois ce récit. Immanquablement, Mme B. devait rencontrer Mme A. Or, ce soir-là, cette dernière paraissait plus « en beauté que jamais », comme écrivent les gazetiers de Paris, et Mme B., en revanche, était jaune de jalouse et de dépit à rendre des points à Ranaval, la reine de Madagascar. Le sourcil froncé, le regard aigu, elle surveillait son seigneur et maître, car en l'esprit de la pauvre femme un soupçon était né depuis quelques semaines.

— Il s'intéresse trop aux cheveux de cette blonde, assurément il y a anguille sous roche. Vous n'êtes point sans savoir que lorsqu'une jeune femme déclare en parlant de son mari et d'une dame quelconque qu'il y a *anguille sous roche*, c'est qu'elle est déjà persuadée de ses malheurs conjugaux. Elle en mettrait sa main au feu ou en donnerait sa tête à couper, ce qui serait parfaitement inutile et, le plus souvent, ridicule. Donc Mme B. crut remarquer à l'entrée de Mme A. dans le salon de Mme Z. que les yeux de son mari avaient brillé d'un significatif éclat. L'œil, « miroir de l'âme », dénonçait l'infidélité, pensa la femme jalouse. Mais, diplomatique et rusée, elle dissimula.

Le hasard est un grand conspirateur ! Un peu tard, il amène la dame aux cheveux blonds à deux pas des époux B., et les laisse ainsi voisinant pendant une ou deux minutes. Abominable hasard, quelle horrible fantaisie animait ces instincts pervers ! La dame, enviee, tournait le dos ou plutôt la nuque à la dame envieuse, le mari de celle-ci, fasciné sans doute, perd toute prudence et s'écrie :

— Ah ! quels superbes cheveux !

Abomination de la désolation ! L'épouse outragée — ou qui se considère comme telle — frappée d'une sorte de vertige, de fureur, bondit, allonge le bras et... saisit le peigne de sa rivale. Elle l'arrache... Et, avec le peigne, se détache l'opulente tresse qui causait les insomnies jalouses de Mme B. !

Inutile d'ajouter que les deux couples n'attendent pas la prochaine valse pour se retirer à l'anglaise. Les bonnes langues affirment qu'en

rentrant au logis, M. B. administra à son irascible moitié une correction manuelle que les mamans réservent habituellement à leurs gosses... Rien ne prouve l'authenticité de cette version, mais, dans tous les cas, cette pauvre dame a quitté la ville pour aller se reposer chez sa mère, à quelques heures de là. On parle vaguement d'une séparation possible. Quant à la déesse aux blonds cheveux, elle nourrit sa haine dans le silence de ses appartements et la maison porte depuis quelques jours l'écrivain significatif : « Villa à louer »...

LOUIS DE LA BOUTIQUE.

LE « TABEUOU »

VOILA un titre qui, je le parierais, ne dira rien à mes lecteurs. « Tabeuou », ça a l'air d'un mot nègre et ça sonne à peu près comme de l'allemand bernois. C'est un vocable qu'on peut cependant encore entendre dans notre Suisse romande. Allez dans le Valais, à Orsières. Les patoisants de là-bas savent fort bien ce que c'est qu'un tabeuou. Ils vous diront que l'on désigne ainsi dans leur village un garçon simple d'esprit, un imbécile, un benêt et, en guise d'illustration, ils vous contiennent peut-être quelques-unes des multiples aventures du tabeuou.

Les équipées du jeune bête qui interprète sans cesse de façon stupide les ordres ou les recommandations de ses parents, forment un des thèmes populaires les plus facilités et, par conséquent, les plus répandus dans tous les pays. On retrouve le « tabeuou » partout en France et en Suisse ; les aventures que lui ont attribuées nos pères ne sont pas toujours fort spirituelles ou de goût aristocratique. Bien loin de là. On les narrait au coin du feu, autrefois ; on les narre encore derrière la table d'auberge, quand on est disposé à rire, simplement, sans arrière-pensée. Et, à y regarder de près, on reconnaît que les bêtises du « tabeuou » valent bien les grivoiseries ou les saletés qu'on se raconte après boire.

Voici donc quelques épisodes aventueux de notre benêt, tels qu'ils ont été recueillis à Orsières et tels que les publie en patois le *Bulletin du glossaire des patois de la Suisse romande* :

« Un jour, la mère du tabeuou lui dit : Je vais à la foire acheter un cheval. Toi, tu resteras à la maison pour « mener » la lessive et tu mettras dans le cuvier tout ce qu'il y a de sale par ici. C'est compris ? — Ou... ou... oui, dit le tabeuou.

» La mère partie, le garçon ramassa tout ce qu'il y avait de noir et de sale dans le ménage : chaudières, marmites, crêmaillère, et le jeta dans le cuvier. Puis il tira l'âne de l'écurie, l'attela tant bien que mal au cuvier, et hue, baude ! trimballa le cuvier par le village. C'était ainsi, croyait-il, qu'on « menait » la lessive !

» A midi, le tabeuou eut faim et rentra se faire un bon dîner. Il mit au feu une poêle avec un morceau de beurre dedans et descendit

à la cave tirer une goutte de vin. Sa bouteille était à moitié pleine quand tout à coup il se souvint que son beurre pourrait bien brûler dans la poêle. Il remonta à l'instant et trouva en effet son beurre flambant. « Mâtin de mâtin ! » dit-il. Mais en ce moment, son vin lui revint à l'esprit et il redescendit au galop à la cave où il avait laissé le robinet ouvert. Le tonneau était vide et le vin épanud par terre. « Mâtin de mâtin ! », dit-il. Et, pour faire disparaître les traces de sa bêtise, il alla chercher le sac de farine et le vida sur le vin. Puis il apporta les douze poussins de la poule couveuse et voulut les forcer à manger la bouillie au vin. Mais les poussins n'y touchèrent mie. « Mâtin de mâtin ! dit le tabeuou. Je vous y forcerai ! » Et, faisant la couveuse pour appeler les petits, il s'assit dessus et les écrasa.

» Quand sa mère vit tous les dégâts de son benêt de fils, elle le gronda : « Espèce de fou que tu es, tu ne sais rien faire. La prochaine fois, je resterai à la maison et c'est toi qui iras à la foire. »

Le lundi suivant, elle envoya donc son garçon acheter des aiguilles au marché. Comme il rentrait le soir, il se sentit fatigué et se coucha sur une meule de foin qui était par là. Mais les aiguilles l'embarrassaient : il les jeta dans le le foin et, à son réveil, ne put naturellement les retrouver. « Mâtin de mâtin ! », dit-il, et il s'en fut chez sa mère qui le reçut de belle façon : « Idiot que tu es, ne pouvais-tu piquer les aiguilles dans ta manche ? Tu les aurais retrouvées ! Lundi prochain, tu retourneras à la foire et tu m'achèteras un trident. »

Le tabeuou obéit. Il marchanda un beau trident et, se souvenant de la recommandation de sa mère, planta l'outil dans sa veste neuve, quand il voulut dormir. A la maison, nouvelle et violente gronderie : « Ane que tu es, n'aurais-tu pas pu couper un manche dans la haie et porter le trident sur l'épaule. Quel benêt de fils j'ai là ! Enfin tu essayeras encore une fois et tu m'achèteras un cochon ! »

On devine la suite. Le tabeuou achète son porcelet, taille un bâton, l'enfonce dans le derrière du pauvre animal, le charge sur son épaulé et rapporte à sa mère une bête crevée. Colère de la paysanne, qui l'envoie une dernière fois au marché querir une chaudière. Le garçon, croyant bien faire, attache son emplette à une corde et revient au logis en traînant sur les cailloux une chaudière dont il n'en reste plus que l'anse. Cette fois, la mère n'y tient plus : « Fou, âne, benêt, idiot, « tabeuou » que tu es ! » criait-elle, et elle lui flanqua une rosée exemplaire.

Et elle ne l'a plus envoyé à la foire.
(*Démocrate de Delémont.*) Jean DELAVANNE.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

La musique bon marché.

ON parlait musique entre profanes.

La discussion roulait sur les compositions modernes.

— Moi, disait l'un, je n'aime que cette bonne vieille musique, claire, limpide, mélodique, facilement compréhensible. Je n'ai jamais pu admirer les harmonies compliquées et ténèbreuses, les rythmes heurtés, l'orchestration touffue et chaotique, chers aux disciples du maître de Bayreuth.

— Les dilettantes, insinuaï-je timidement, affirment toutefois qu'une mélodie trop clairement dessinée fatigue l'esprit. A la seconde audition, elle fait moins plaisir ; à la troisième elle n'est plus qu'une inerte « Scie ». Une œuvre moins mélodique au premier abord, procure, au contraire, plus on l'entend un plaisir grandissant, car on en pénétre mieux à chaque nouvelle audition les beautés cachées.



— Allez-vous me dire que Mozart soit jamais « Scie ». Le voilà, le maître éternel ! La voilà, la musique telle que je la comprends !

Je n'osais souffler mot, regrettant mon imprudente objection.

Mais mon interlocuteur était lancé.

— Ah parlez m'en, continua-t-il, de votre musique moderne :

A la première audition on n'y comprend goutte et l'on s'ennuie fort et ferme. La seconde fois, l'effet produit est tout au plus un peu moins désagréable. La troisième, on commence à deviner — qu'à la longue — on pourrait — peut-être — trouver du plaisir à cette harmonie tourmentée. Cette impression se confirme à la quatrième épreuve, et à partir de la cinquième seulement on trouve l'œuvre intéressante.

Franchement, il me paraît que c'est dur de devoir subir quatre auditions pénibles pour se préparer au plaisir de comprendre...

Ah ! rendez-nous notre vieille musique limpide et mélodique. C'est encore la plus agréable, la plus prenante, celle qui parle le mieux au cœur.

Elle a encore un autre avantage : N'est-il pas ruineux d'acheter quatre billets de concert dans l'espoir d'arriver à comprendre la cinquième fois ? Avec la musique vieille-école on a ce plaisir dès la première audition. A notre époque de « vie chère » n'est-ce point là un argument essentiel ?

Aussi, vive la musique économique !

BERT-NET.

Harmonie lausannoise. — Cette société a donné jeudi, au temple de St-François, sous la direction de M. Baudoïn et avec le concours de M. A. Dénéréaz, organiste, M. P. Bally, baryton, et l'Union chorale, un concert très goûteux. Ce soir, samedi, elle dansera au Casino-Théâtre. Bal costumé, je vous prie. On ne s'y ennuiera pas.

AUX DRAPEAUX !

En bonne terre.

NOTRE appel en faveur de la résurrection des drapeaux de nos villes et villages vaudois est tombé en bonne terre. L'idée germe ; elle fait son chemin. De toutes parts, nous arrivent les félicitations et les encouragements. Bien mieux, à côté de ces encouragements platoniques, il en est de plus précieux encore, telle la lettre ci-dessous, que nous adressa un de nos compatriotes, fixé à Genève.

* * *

« Genève, le 20 mars 1911.

» Désireux de donner suite aux deux articles parus dans les colonnes du *Conteur*, au sujet des drapeaux de nos villes ou localités, permettez-moi d'apporter, en qualité de citoyen vaudois, ma petite pierre à l'édification de ce monument patriotique, inspiré par le respect des choses du passé.

» En effet, il suffit de fermer un instant les yeux pour se représenter, en une de nos manifestations cantonales, l'effet produit par ces centaines d'étendards, flottant fièrement au vent et laissant voir dans leurs plis soyeux les diverses armoiries de nos villes et villages.

» Ce serait non seulement une heureuse reconstitution de l'art héraldique de notre canton, mais encore une précieuse leçon d'histoire instructive pour nos enfants et les générations futures, que la réapparition de ce volume de soie dont chaque commune constitue un feuillet.

» A l'œuvre donc ; faisons-nous un devoir, pendant qu'il en est temps encore, de sauver de la désuétude ces armoiries léguées par nos aïeux, et dont chacune a son histoire ; et bientôt nous les verrons, de leurs devises et de leurs couleurs, chatoyer joyeusement sous notre beau ciel de liberté.

» En conséquence, je me fais un plaisir de mettre gratuitement mes pinceaux et mon hum-

ble savoir à la disposition des premières localités ou de leurs municipalités qui y auront recours. Il leur suffira de me faire parvenir les documents qu'ils possèdent encore concernant leur armorial, signes, devises, ornements ou attributs, et je leur retournerai un projet ou maquette en couleurs, prêt à être définitivement exécuté.

» Merci, *Conteur*, pour ton hospitalité !

» H. SCHMIDT,

» Artiste peintre, Coulouvrière, 32. »

LÈ DOU BESSON

STASSE l'è dza vîhie. Ie s'è passâie lâi a gran-tenet, dau temps dâi batse, dâi krutse, dâi pot, dâi crignoline... et dâi brave dzein. Adan, l'è lè menistre que fâsant lè pétabosson, l'écrivant lè mort, lè mariâdzo, lè z'einfant que l'avant ètâ fê : po bin dere, l'écrivant tot cein que se preseintâve.

Dein onna cououna bin llien d'ice, dein lo payi derrâ, iô lè renâ se baillant la bouna né, ie démorâve onna bin galèza pernetta, la Luise à Pierro, que l'avâi bin fam de sè maryâ avoué on galé valotett, que l'ètai son vesin. L'avant dza écrit lau z'annonce, et lo menistre lè z'avâi liesse trâi demeinze doureint ào pridzo. Mâ n'êtant pas oncora maryâ, l'atteindant que clli menistre vînye tant que vê leu, por cein que l'ètant referî et que lo menistre lè volâvye maryâ à l'ottô. Tandu ci temps, la fêmala vin mâlado. Qu'avâi te ? Lo se pas ào justo, mâ sè met à bramâ : « La sadze-fennna ! La sadze-fenna ! » (Mè mouso que clia serpeint n'avâi pas adi droumâ tota soletta.) La sadze-fenna vint dan justo ào momeint iô lè fêmalla mettâ ào mondo on puchaint biau valotett, que ma fai tot lo mondo fut bin ébahia et motset, dû que n'êtai pas maryâ.

Justo à sti momeint, lo menistre passâve et vegnâi po lo maryâdzo. Prau su que voudrâ pas reveni, démorâve trâo lliein. Firant dan à queri l'èpao et vê lo lhâ de la fêmalla, — et vê lo poupou — lo maryâdzo fut fê et lo menistre s'en va, tandu que l'èpao et la biau-pâre allâvant bâire quartetta, ào pâilo découte.

On quart d'hâora apri, vaitcê que la sadze-fenna châote vers leu :

— Vo sède pas, que dit, i'en reveint oncora ion.

— De quie ? que fâ l'èpao tot épouairî.

— De boubo, on biau gran de café. — Vo z'ai lo par ora.

Vo laiso à dévenâ quemet l'èpao et lo biau-pâre fasant on grand nâ. Avressant on mor quemet onna batoille. Dou ein on iâdzo ! tè ronzâi pi ! qu'on poussé lâi allâ tsau dou ! Dou besson ! Sacré Luise !

Ora, dite-mè vâi, elliau dou besson, n'ant pas ti lè dou lo mîmo nom : lo premi dusse portâ lo nom de la mère — du que l'a ètâ fê devant lo maryâdzo — et l'autre clli dou père, du que l'a ètâ fê aprî ; lo premi besson lè on basquelion, l'autre, on *légitime*, quemet ie diant lè pétabosson : lo premi lè on eïnfant dou côté gautse, l'autre dou bon côté. Sacré Luise, fêre ein on iâdzo dou z'einfant que l'ant lo mîmo père et dou nom differeint ! Sacré Luise !

MARC A LOUIS.

LES JUIFS A CHILLON, EN 1348

PARLANT de la peste au Pays de Vaud, le *Conteur vaudois* a rappelé le procès des juifs à Chillon, brûlés vifs pour avoir, selon la croyance populaire, empoisonné les eaux à Thonon, à Montreux, à Châtel-Saint-Denis et autres lieux, dans le dessein de faire périr la chrétienté. Voici quelques détails sur cette affaire qui jette un triste jour sur les mœurs et l'état d'esprit des populations, en ces temps-là.

Le principal accusé était un chirurgien nommé